

Je me suis décidé à écrire le 15 mai 1999, un dimanche soir en fait. Je pensais depuis longtemps déjà à une expérience de ce type là mais je crois que je n'en ai jamais eu le courage. Ni la réelle envie.

Ce dimanche-là, j'arrivais à un stade dans la vie, où l'on a le droit de pouvoir se permettre de peut-être avoir quelque chose à dire, si vous voyez ce que je me permets de penser. J'ai même pas vingt-cinq ans, y en a qui trouveront ça trop jeune, trop con, mais après ce que je vais vous raconter vous comprendrez mon audace.

Je suis né dans une clinique à Limoges un jour de pluie, depuis j'adore l'eau. Je suis le cinquième d'une famille de six garçons-« six garçons et pas une fille, eh beh ta pauvre mère, elle a du souffrir »- et déjà, rien que ça, ça vous colle une putain d'histoire familiale qui vous hante toute la vie. Mon père est d'origine bretonne et nous avons longtemps spéculé sur l'origine de notre nom, qui a des consonances scandinaves. C'est vrai qu'être le descendant d'un beau guerrier viking ça assure plus à l'école qu'arrière arrière-petit-fils de paysan du Finistère. « Lars », ça sonne blond et baraqué. Pas petit, gras et chauve à cinquante ans.

Il s'est avéré que passé quatorze ans, je n'avais plus rien à foutre de ces histoires de patronymes. Je trouvais que le mien me seyait plutôt bien, sauf bien sûr lorsque les gens ne prononçais pas le « s » final et qu'il le faisait avec un plaisir non dissimulé. Nous étions connement tous fiers d'être bretons d'origine, sauf ma mère qui est bien née à Limoges, mais qui essayait quand même de bien prononcer les petites phrases bretonnes que nous apprenais notre papa.

« Fraise ane andouillazo

- Non, Frouaz en andouyâtzo
- Ah! D'accord tzo... Fraise an andouillatso
- Ouais, Frouaz en andouyâtzo
- Ah oui... Et qu'est-ce que ça veut dire déjà...

Bref, on s'amusait tous comme des gueudins à tenter de prononcer de manière juste l'imprononçable. Dans le même genre, on avait « andraes o bouef kof toute » et « kenavo breizizel »...Vu comme ça, ça paraît stupide, mais tout le monde a bien du faire ça dans sa vie une fois, non ? Ca fait partie intégrante du développement de l'enfant, nouvel individu qui a absolument besoin des autres pour faire quelque chose de sa vie. Tout ça pour dire que ça sent l'andouille, que la main trouve toujours le chemin de la bouche et au revoir, Bretagne adorée...

Ma mère a tenté de nous donner une éducation religieuse. Je ne vais pas faire durer le suspense, ça n'a pas pu marcher. Je crois qu'elle en a été triste. Cette tentative a duré des années. Manque de pot, mon père a toujours été ouvertement anticlérical, ils ont bien failli divorcer à cause de ces conneries. Je dis conneries parce que ça m'a pourri la vie ces putains de témoins de Jéhovah. A moi et à tous les gamins de la congrégation et à tous ceux qui ont le malheur de croire en un dieu, je vous expliquerai.

Me voilà embarqué quinze ans dans un truc dont je n'avais pas du tout envie. J'ai du vraiment croire en Dieu, en Jéhovah, pendant quelques mois. Genre vers douze ans. Avant et après soit je faisais semblant, soit je n'étais pas du

tout d'accord avec l'enseignement divulgué par les « frères », qui avaient à peu près tous des têtes de premiers de la classe, avec leurs costards cravates. Faut dire que j'ai toujours été grande gueule et très porté sur les choses du sexe. Mais d'où est-ce que ça pouvait bien venir ? En tout cas ce n'était pas très bien d'un point de vue témoin de Jéhovah et j'en avais conscience. Ca me travaillait, mine de rien.

Par exemple, il m'arrivait de me masturber six fois dans la journée et de demander pardon par la prière après chaque branlette. Le manège se reproduisait plusieurs fois par semaine. J'avoue que c'était assez cocasse, maintenant que j'y repense. Dans le même goût, je piquais les bouquins de cul de mon frère, ainsi que quelques « La Redoute » anciens. Je repérais des pages intéressantes et découpais des femmes, splendides et fantasmées au possible, pour les recoller dans des cahiers de brouillons remplis d'histoires inventées avec les silhouettes puis badigeonnées de sperme. Un jour, mon frangin est venu me voir et m'a regardé méchamment : « Si tu me rends pas mes magazines, je dis tout à maman, t'as jusqu'à demain soir onze heures, tu les remets à leur place et je veux rien savoir ». Sa visite m'avait complètement affolé, j'étais ébranlé... Peu de solutions s'offraient à moi.

J'ai donc prié toute la nuit Jéhovah de m'aider dans cette nouvelle adversité que Satan m'envoyait pour tester ma foi.

Et ce soir là, pas de branlette, j'étais dégoûté. Je levais les yeux au ciel, implorant mon dieu tant aimé. Sans me rendre compte qu'évidemment mon frère n'irait jamais dire à ma mère qu'il achetait des bouquins de boules. Et là, j'ai cru au miracle. Les bouquins, je pouvais pas les rendre, ils étaient tous dégoupillés. Jéhovah n'allait tout de même pas les ressusciter, bien que sans en voir le ridicule je lui en avais fait la demande par le biais de la prière. La seule solution, c'est que mon frère ne dise rien à ma mère.

Un accident, un meurtre... Aïe ! Je ne pouvais pas penser à des trucs pareils. J'ai donc laissé agir dieu, dans la tête de mon méchant frère ! Et bienheureusement il n'y a jamais eu de suite à cette histoire. Sans quoi, cela en était fini de ma réputation au sein de la congrégation ouest des témoins de Jéhovah de Limoges.

Bien sûr, y a pas eu que l'éducation religieuse, ou sectaire (tout dépend du point de vue, je ne me prononce toujours pas sur ce point), dans mon enfance. Y a eu tout un tas d'événements parfaitement banaux ou banals, je ne sais jamais, mais qu'ai-je donc dans la tête. Style, la foire-exposition de Limoges en famille où les enfants se perdent, les courses le samedi à Radar où les gamins se paument, le Noël en décembre sans commentaire et tout ce qui peut s'ensuivre. Oui, j'ai connu les mêmes séries télé... J'ai vibré en même temps que des millions de gosses sur les épisodes des merveilleuses cités d'or. Ca, c'était du vari dessin animé, du dessallumé comme je disais à quatre ans -« non Philippe, on dit Louis de Funès et pas Louis D'finesse » «non Philippe, on dit pas disteck haché, ni siltepleck ».

Les merveilleuses cités d'or, ça me faisait rêver assis. Il y a même peut-être un moment où j'ai pu croire qu'il existait ce bordel de faucon en or dans lequel Tao, Esteban et Zia s'envolaient sur une super musique atmosphérique. Tout ça à cause de Timon, un voisin de mon âge qui me faisait gober n'importe quoi. Mon frère Christian, lui, il gobait pas les bobards à Timon. Il était bien

trop occupé à me faire avaler les siens, savamment préparés. Comme celui de j'sais-plus-quoi-man, une sorte de super-héros un peu bidon, qui venait m'emmerder tous les soirs à la fenêtre en tapant au carreau pour me dire de faire mes devoirs. Ce surhomme avait toute une histoire, tout un univers auxquels j'ai cru au moins quinze jours. Jusqu'à ce que, fouillant intrigué que j'étais dans les tiroirs de mon frère, je découvre le masque en carton et le tee-shirt vert. Sacré Christian.

Avec mes frères, on a toujours raté le dernier épisode des merveilleuses cités d'or, celui où on voit enfin le vrai visage du père d'Esteban, qui est en fait le père de Zia, aussi. Comme dans toutes les histoires de ce genre « quoi, tu es mon frère – alors, donc on peut dire que je suis ta sœur ! ».

On a jamais vraiment su le fin mot de l'histoire, parce qu'on ne voulait pas qu'on nous raconte. Du coup on s'est rabattu sur Cobra, une autre série animée sur un blond bagarreur et justicier. Là, c'était moins pédagogique et plus violent, mais sympatoche quand même. Bon, y avait pas le petit documentaire à la fin pour expliquer la vie des aztèques sur les berges du lac Titicaca. De toutes façons, je vois pas ce qu'ils auraient pu faire comme documentaire sur la vie de ce tombeur de belles créatures, qui n'était certainement pas un exemple pour la jeunesse fragile et influençable que nous représentions.

C'était le début des mangas. C'était la première fois qu'on voyait un corps dénudé en dessalumé. « Ouais, super ». Après y a eu Cats eyes, et pleins d'autres, mais mon intérêt décroissant pour la télé des enfants a stoppé net ma connaissance en culture japonaise. J'ai bien connu quelques titres, mais à quinze ans, je trouvais ça craignosse. Les filles à poil, j'aurai voulu les voir en vrai.

C'est pendant cette préadolescence merdique que j'ai pu vivre les plus cauchemardesques années de ma vie. Tout était pour moi sujet de controverse, en quittant les témoins de Jéhovah je perdais un certain nombre de repères. Comme beaucoup de garçons et de filles de cet âge-là, j'ai emmerdé mes parents de manière constante et violente. J'écoutais du hard-rock. Puis du speed-metal. J'en suis venu au thrash vers dix-sept, dix-huit ans, mais je m'étais déjà considérablement assagi.

La musique me faisait vibrer au plus haut point. Sur les slows de Helloween, je rêvais de séduire les filles de ma classe de seconde. Mais j'avais des boutons. Y a rien de pire qui puisse arriver à un garçon de cet âge-là. Condamné à se taper des grosses bout's à lunse (comprenez grosse avec des boutons et des lunettes). Je peux comprendre que ça puisse chier une vie. Les boutons. L'acné. Heureusement, après les ballades romantiques de ces groupes de speed, il y avait les vrais chansons, celles qui avançait terriblement, qui faisait peur aux filles et à la plupart des garçons. Eux, ils écoutaient la daube du top50, les trucs que j'écoutais à treize ans. Wah, c'te zone...

J'aimais la violence du hard-rock et de ses dérivés. Les poils des bras qui se hérissent sur les premiers riffs de Creeping Death de Metallica. Tout le folklore qui accompagnait cette musique. Les cheveux longs obligatoires, les cuirs, les jeans moule-burnes, les patches collés sur la veste en jeans... Avant d'aller à un concert, les hardos sortaient leurs habits de parade. Tout était déchiré, destroy, etc.. Il y avait une certaine rivalité entre individu, entre petites bandes.

Il y avait ceux qui écoutaient du glam, d'autres en était déjà au death-metal. Forcément ces incompatibilités créaient des tensions dans les bars.

« Enfoiré de Nicky, t'es pas venu au dernier concert d'Execution...

- Tu déconnes ou quoi, ça détruit la gueule ton truc
- T'es pédé ou quoi. Le thrash, ça c'est l'avenir
- L'avenir de la merde oui tu veux dire
- Ta gueule, t'as qu'à retourner à Chantal Goya (rires gras)

Le mode de vie du hard-rocker n'a jamais été étudié en sociologie ou alors c'est pas passé à la télé. Mais c'est quelque chose, je peux le certifier. Quelque chose d'inintéressant dans l'absolu, je présume. Mais quelque chose.

Les journées se passaient. Je dis ça pour donner une notion du temps. Sinon, c'est le bordel. Et vers quinze ans, j'arrivais au lycée. Je venais d'un collège de banlieue, plutôt calme à l'époque-« mais qu'est ce que ça a pu se dégrader depuis »- où jamais je n'avais connu les joies du baby-foot et de la sèche. Bien sûr à treize ans j'étais un élève perturbé (tout ça à cause des poils qui poussent) et très petit con, je suppose. J'avais même eu envie de faire atelier théâtre, voyez-vous ça madame. Je me sentais une âme d'artiste. Ma mère savait que ça venait d'elle, parce que son père avait fait de la trompette à l'armée militaire obligatoire. Et ça, ça vous poursuit des générations.

Il faut maintenant, après toutes ces considérations débiles que je vous entretienne des soirées avec les potes. Ça n'a pas commencé bien vite. A vrai dire, les anniversaires de trois à dix-sept ans, j'en ai pas trop vu la couleur. Du genre à Mac do, ou avec les ballons dans le jardin. Ça j'ai pas eu. Et avec le recul, j'en suis plutôt fier. C'est vrai, quoi. L'anniversaire des six ans, c'est l'apprentissage de la beaufitude. La beauf attitude. Non, moi, la première vraie soirée, ça a été vachement plus tard. Style en seconde. Quand j'étais plus témoin de Jéhovah dans ma tête.

C'était après un voyage en Allemagne avec les correspondances du haut Limousin et de la moyenne Franconie allemande protestante à fond. Ils étaient venus à plein de deutsches en Limousin, et ça valait son pesant d'or. Je me souviens d'une petite (quand je dis petite, elle était quand même à 1 m81), qui se prénomait Birgit. Prononcez Beurquette. J'ai fait croire à tout le monde que je l'avais emballé dans les buissons du jardin de l'Evêché. Et même qu'elle m'avait peut-être bien sucé, je ne me souvenais plus, qu'en tout cas j'avais eu le droit au petit doigt dans le trou du cul, un truc dont on parlait souvent et qu'on disait que ça devait être super. Toujours est-il que personne ne m'a cru. Je crois que c'est à cause des boutons sur la gueule, ça trompe pas. Enfin, cette soirée, je m'en souviens. Bien sûr je l'avais romancée pour les potes du lycée.

J'étais quand même rentré bien tranquille sur ma mobylette ,on the road, sur le coup des onze heures, avec du Police dans le walkman dans les oreilles «walking on the moon » ; tou pou la pa tsistsi faisait la batterie... Un poil pété, presque pour la première fois, cette impression d'appartenir à un monde bien fait, les lumières de la ville, les bus qui dansent la nuit, les parents qui m'attendaient et moi sur ma mob, père peinard, qui s'arrête au orange et qui roule plutôt pas vite.

Après, ça c'est gâté. J'ai commencé, vers le mois de juin de cette même année à connaître les joies du pétard et de la bière. Au début. C'était avec Stéphane Bayle et Vincent Charbonnier (le fonz', je vous en reparlerai). On avait organisé une soirée psychédélique chez mes parents même pas absents. On se disait psychédéliques... On venait à peine de voir le film des Doors d'Oliver Stone. Chaque génération a ses tares.

Alors devait y avoir pleins de gonzesses (le fameux car de salopes dont Jimmy, un bon ami, des années plus tard, fera l'apologie), plein de bières et super ambiance carton... Bon, heureusement, Leclerc ne fermait qu'à dix-neuf heures trente, mais l'a fallu se grouiller pour choper un pack de reubié à cette heure-là. Pour les bonnes copines, elles ne sont jamais venues, leurs parents les ayant sans doute persuadé de ne pas mettre les pieds dans ce genre de soirée hippies, que, eux, tu comprends, ils avaient connu ce que c'était, et qu'ils voulaient pas que leur fille tombe dans les mêmes erreurs de la jeunesse.

La soirée a donc été masculine en très grande partie, y avait Stéphane, Nicolas, Vincent, Jackson, Marc, et d'autres, on s'est fait des plans dans les champs, les arbres, les fleurs. On a fait un feu et on sautait par-dessus, comme pour se prouver qu'on était des hommes...un peu sans gonzesse, mais bon pas grave, l'intention était là.

Puis après on l'avait éteint en pissant dessus, comme les hommes préhistoriques. On chantait. On buvait. On débattait. A l'époque, c'était méga philosophique. Genre, est-ce que Nietzsche a raison, oui ou non. Puis on a commencé à vouloir dormir à la belle, mais vu que la pluie s'est invitée, on s'est rabattu dans la cabane, avec des couvertures récupérés en douce à la maison des parents, 50 m plus loin (la vraie aventure, en somme...).

On a fini à se demander comment on s'appelait, « quel est mon nom, déjà ? », vers cinq heures du mat' avec le père Bayle, Stéphane de son prénom, c'est là qu'on vraiment devenus potes en super véritable, tous les autres ayant décidé d'être un peu plus sérieux que nous ce soir là.

A six heures du mat', boumboum, ça frappe. Merde, qu'est-ce que c'est, la tête dans le cul, on ouvre. Merde, un mec qu'on connaît pas, la quarantaine etc.. Il commence à nous causer « Je viens chercher Marc, je suis son prof d'anglais et tout ». Gast ! Le fameux prof d'anglais de Marc qu'on disait qu'il enculait Marc parce que il lui faisait plein de gentillesse, genre il lui avait acheté une moto. Et que les initiales de prof d'anglais, c'est pd. Et évidemment pour nous trouver, ce con avait du passer par la case départ, en gros mes vieux qui ont pas tardé à rappliquer pour toucher les vingt mille balles du début de tour, si vous voyez c'que j'veux dire.

Bon là, je me suis fait engueuler. En plus j'avais pris le manteau tout neuf France Telecom de mon père pour dormir par terre dans la poussière. On faisait moins les malins. On avait du mal à expliquer tout ce qu'on avait fait et surtout pourquoi. Tout ça, avec les joies de la première gueule de bois. Encore que de ce côté-là à quinze ans, on est vachement résistant. Parce qu'avec ce coquin de Stéphane Bayle on avait écluser deux packs de 24 à nous deux, ça doit faire genre un chacun...

Donc les parents s'en sont pris à moi et c'était justice, car c'était mon idée cette soirée pseudo-psyché. J'suis sûr qu'y en ont, ils ont du raconter par la

suite, qu'en fait c'était super cool, qu'on avait fait l'amour dans les champs avec des filles, qu'on avait fumé gavasse de joints (on avait une petite boulette pour quinze...), mais c'est pas bien pasque c'est pas vrai. Moi, j'ai pas menti sur cette soirée, vu la zone que je m'étais tapé en bobardant sur l'allemande (Birgit), j'avais eu la leçon.

Je pense que cette première expérience de la cuite m'a valu quelques galons, forts utiles pour la suite. Patience, ça arrive.

C'est peut-être grâce à cette soirée mémorable que j'ai commencé le dur métier d'alcoolique. Peut-être grâce aux centaines d'autres bitures. Il paraît que c'est un truc qui se transmet. Moi, en tout cas, j'ai jamais vu mon père ivre. Sans doute j'étais trop jeune, voire même pas né. Mais mes frangins j'ai pas attendu bien longtemps. J'ai très vite décelé le petit sourire extatique en coin du gars qu'a bien mangé, bien bu. Et ça m'a toujours plu, c'est comme ça.

Un été, en Bretagne, j'ai vu ma maman choir dans les buissons avec un verre de Muscat dans la main. C'était très rigolo. Jimmy (ah oui, un bon ami) était là, et on en a souvent reparlé dans les soirées. Mais en famille, c'est toujours resté bon enfant, bon esprit. Jamais de bitures nettes, ni de vomi, ni de tous ces trucs qui font que l'alcool c'est pas que bien. Rien que du tranquille, du sympa.

J'ai du boire mon premier verre de vin avec de l'eau sucrée vers les huit-dix ans. Un peu comme tous les Français. Il y a l'alibi culturel qui marche à fond. Et à cet âge là, on veut faire comme les grands. Moi, je voulais fumer et avoir une moustache, comme mes grands frères. Je pensais même que pour faire pousser la moustache, il fallait fumer, et mes frangins ils avaient de grosses moustaches, si vous voyez ce que je veux dire). Quand j'ai appris que mon père avait porté la moustache et qu'il avait fumé, alors là...

Et puis, entres autres désirs (du style porter les chaussures de ma mère et dormir à la place de mon père lorsqu'il était absent), je voulais boire du vin. Parce que ça devait avoir un sacré goût quand même, pour que les adultes y prête une telle attention. J'entendais toujours qu'un petit coup de vin ça pouvait pas faire de mal, à condition bien sûr de ne pas abuser. Et dans les mariages, tout le monde avait l'air heureux. Alors pourquoi pas moi.

Un jour, à Narmont dans la grande maison de Fritz et d'Elisabeth ; qui était un peu comme mes grands-parents, je vous en reparlerai ; un jour, je jouais. Alors tout miochtot comme j'étais, mes jeux allaient essentiellement à la découverte.

Et ce jour-là je devais découvrir quelque chose de décisif pour la suite de mes affaires. J'ouvrais un placard au hasard, ma mère et Elisabeth discutaient dans la pièce à côté avec un café, parce qu'à Narmont, c'était bien connu, le café c'était La boisson (avec un petit coup de rouge à midi et le soir, mais juste pour les repas, hein, pas plus...).

Et en truffouillant dans le placard, je suis tombé nez à nez avec ce petit flacon d'alcool à soixante-dix que j'avalais tout de go. Je suis persuadé que cette première expérience éthylique m'a beaucoup desservi dans la suite de ma vie. Mais bon. Au début, les deux femmes ne se sont rendu compte de rien. C'est quand elles m'ont entendu rire de tous mes poumons, à en cracher ma cervelle, qu'elles se sont un peu inquiétées.

Elisabeth, dans tous ces départements (c'est pour pas dire états), appellent les pompiers, l'ambulance, la police- là j'exagère juste à peine- ma mère un peu plus raisonnable, m'emmène chez le médecin le plus proche. Dans la voiture, il paraît que j'ai beaucoup raconté de conneries. Et puis que j'ai dormi, dormi. Je ne me rappelle plus de rien. J'avais deux ans et demi. Ma première gueule de bois, sans aucun doute.

Mon nom. Lars. Il a été la risée de tous les connards de l'école de Beaune-les-Mines. Et en plus je portais un bonnet avec des habits vieux de dix ans qui appartenait à un de mes grands frères. La plus courantes des insultes, vous la devinez jamais. Le surnom de merde avec lequel on m'a le plus interpellé, c'est L'ARSOUILLE. Ca tue ça quand même, non ? Même Bernard, la sale raclure d'institut du CM1, qui était aussi directeur de l'école, m'appelait parfois comme ça. Ca marque. Mes parents n'ont jamais réagi. De ce côté là, j'ai réglé mes comptes et j'en ai parlé avec mon père et ma mère.

Par contre du côté des maîtres comme ils se faisaient appeler, je n'ai rien réglé. Si un jour, ce livre est publié, je veux que le monde entier sache quelle haine je garde en moi envers ces adultes qui m'ont appris à leur encontre l'indiscipline et le non-respect de la société. Même si j'y vais un peu fort, juste pour vous montrer comme une haine peut traverser les années, il y a beaucoup de vrai là dedans. Des anecdotes, j'en ai à la pelle, mais je vous les raconterai un autre soir, parce que là il faut que j'aille me coucher.

Quand j'étais gamin, effet de fantaisie personnel ou délire tout à fait normal, sur le chemin que je faisais à pied entre l'endroit où nous déposait le car et la maison, je m'inventais des histoires. En tapant dans des cailloux pour faire des lignes et créer ainsi des lettres. La lettre de l'alphabet la plus compliquée à confectionner de cette manière était le Y. Mon père s'appelle Yves et je sais que c'était de l'admiration cachée.

Et j'avais également un compagnon, que j'appelais Mimi. Il était vachement sympa et très souvent d'accord avec moi. C'est pratique un personnage que l'on s'invente. C'est pas souvent qu'il est vraiment emmerdant. Je parlais avec lui dans le car aussi. Dans les moments où je n'avais rien d'autre à faire que d'inventer et de me construire. Je passais des heures à lui causer. On abordait tous les sujets sans tabous. Il avait la tête du frère de Christophe Fumé. Ce dernier était l'un des ennemis jurés de mon frère Christian, mais le petit frère était beaucoup plus sympathique. Il était plus jeune que moi, et j'avais du le prendre un peu sous mon aile, en tout cas me semblait-il. Il avait du changer d'école, aussi en repensant à lui, je me mettais à lui parler. Je lui donnait un visage très rond. Et beaucoup de sagesse. Il me comprenait profondément, et je n'en parlais à personne.

Un jour, on a commencé à se prendre la tête tous les deux, enfin, un peu moi tout seul quand même. Il m'assurait qu'il existait le café Grand-père. Je lui rétorquait gentiment qu'il confondait avec le café Grand-mère. Il insistait. Je reprenais mon argumentation, lui donnant des preuves irréfutables, des arguments massues. Rien à faire. Bon. J'allais lui clouer son espèce de petit bec, même pas cap' de parler en vrai. Rentré à la maison, je me précipitait dans la cuisine, prenait une chaise qui me servait de surmontoir pour atteindre le buffet dans lequel se trouvait le café. C'était du Jacques Vabre.

L'enfance, c'est quand même pas mal de moment d'ennui. Surtout avec un trajet de plus d'une demie heure pour se rendre à l'école. En fait on doit pas trop se rendre compte. De toutes façons, c'est obligé. Et puis la dépendance envers ses parents du même de huit ans est telle, qu'il ne voit pas les choses autrement. Il attend sans patience d'être grand et voilà tout. Banalités, me dirait-vous. Et vous aurez raison.

Je ne l'ai compris que bien plus tard mais j'aime les gens, le groupe, la collectivité. Au départ, la collectivité, ça me faisait peur. Il fallait faire caca sur d'autres chiottes que ceux de la maison. Il fallait faire des trucs qu'on avait pas envie de faire. Mes deux frangins juste au-dessus de moi n'avait pas supporté les centres de loisirs. Le premier avait chopé une insolation au bout de trois jours. L'autre s'était pété le bras dans la première semaine. Moi, j'avais tenu le coup deux années de suite, un mois durant. C'était vraiment pour faire plaisir à ma mère...

Je n'apportais pas grand intérêt aux activités que l'on me proposait, n'avait pas le goût du grand groupe et m'ennuyait ferme très souvent. J'aimais le car. Y avait un chauffeur cool qui me laissait monter devant quand il n'y avait plus personne. Ce beau chauffeur, je l'adorait. Il représentait tout ce que les adultes pouvaient avoir de meilleur. Avant d'être seul avec lui, je discutais souvent avec un gars de mon âge, que j'avais élu meilleur copain du moment. Bien plus tard, j'ai pensé que c'était Marc Zabé. Mais, il m'avait assuré des années plus tard, n'avoir pas mis les pieds au Mas-Eloi.

Bref, je n'avais aucune espèce d'idée de ce qu'était la société, les gens etc.. Mes parents avaient très peu d'amis, en commun tout du moins. Bien sûr, mon père avait ses collègues ou partenaires professionnels, mais il n'a jamais eu de potes avec qui il se marrait bien, sauf Jacky. Ils s'engueulaient aussi, parfois sur les arabes, parce que Jacky était un peu raciste mais de manière générale, ils étaient d'accords. A part lui, mon père, une fois en retraite ne voyait que sa famille, ce qui fait déjà du monde, mais c'est plutôt un solitaire qui aime couper des arbres à la tronçonneuse et faire pousser, entre autres légumes, des haricots verts dans un jardin.

Ma mère, c'est totally un autre concept. Elle, elle a des milliers d'amis, de frères témoins de Jéhovah. Et sur Limoges, ça fait une bonne centaine. Y avait, du temps que j'étais témoin de Jah, les Barrault, les Personnaz, les Izoulet, les Moskalik, les Piéchotas j'en passe, et bien sûr, Elizabeth, je vous en ai parlé avant, pour le coup de l'alcool à chais plus combien. Fritz son mari, mon grand-père pour de faux, lui est mort depuis cinq, six ans déjà. Ça m'avait fait un choc. Et sur Brive, ma mère a une de ses meilleures amis, Nicole, la femme de Jacky, comme quoi, la vie réserve bien des surprises. Ouais.

Bon les témoins de Jéhovah, comme premier élément de socialisation dans la vie extra-scolaire, c'est pas extraordinaire, mais c'est toujours mieux que le foot. Les sorties que je faisais, je les trouvais géniales. On partait au lac de Saint-Pardoux en bande de témoins de Jéhovah. On trouvait toujours le plus joli coin de plage ou d'herbe et là s'entamait la socialisation. C'est à dire, la baignade, les jeux de plage et les discussions de mémère.

Les hommes allaient se promener, faire une sorte de reconnaissance typographique des lieux, les femmes et les enfants restaient garder le camp. Comme chez les indiens. Bon, sauf que les hommes ne se ramenaient pas

chargés de bisons, de peaux de bêtes et d'herbes bizarres qui font rigoler quand on les fume. A cette époque, évidemment, les charmes des filles de mon âge ne me laissait pas indifférents. Normal.

J'étais amoureux de plusieurs nanas toutes plus belles les unes que les autres. Mais pour fréquenter, c'était pas si simple. Je rappelle que j'avais quand même une sacrée tripotée de boutons sur la figure. Et puis que le flirt était condamné par la loi de Dieu, vu qu'il annonce dans Ezechias chapitre douze, verset tant : « tata, tatata tatatata, faut pas toucher et puis c'est tout tatata ». Quelle injustice ! toutes ces filles qui ne profiteront pas de leur vie sexuelle. Il n'y avait rien d'autre pour moi que de recourir à mes cinq doigts de la main droite... Mais ça aussi, c'est interdit, dans l'épître de Paul aux Corinthiens : « ratata, ratatatère, il faut pas, surtout pas rapatapatatère ». Terrible. La prière après chaque branlette pour demander pardon d'avoir touché à sa queue...

Je regardais souvent et parfois très longtemps par la fenêtre de ma chambre en me posant les questions essentielles. En été, je laissais tout ouvert le soir et je réfléchissais, je pensais à ma vie des heures durant, je voyais les oiseaux tourner autour du pré en face, signe de pluie prochaine. Et je me demandais comment ça se faisait qu'aucun de ces volatiles ne se prenaient à pénétrer dans ma chambre. Et je m'imaginai l'étourneau se perdre dans les méandres de mes murs, et parler avec moi de tous ces problèmes qui occupent la vie d'un enfant, conscient de n'être qu'enfant et peu patient de vieillir.

Ce doit être à peu près à cette époque que j'ai commencé à écrire. Mes premiers vers... je ne m'en souviens plus, sans doute je les ai perdus. Je me souviens avoir commencé à écrire en quatrième. C'est la mère Daudet, qui nous avait donné un exercice d'écriture, auquel j'avais pris goût. A la fin, elle avait accroché les poèmes dans la classe. Elle aimait le mien, j'en étais très fier. Et comme on ne continue que dans les domaines où l'on vous encourage, j'ai continué... j'ai pompé un poème dans un bouquin, je le lui ai filé... elle a fait le nez ! elle a douté de l'origine ! merde. Ce n'étais donc pas si simple. Le seul problème, c'est que je n'arrivais plus à écrire comme ça, sans un but précis. Je m'imaginai déjà, recevant une commande pour un livret quelconque, avec l'angoisse de la page blanche. Puis est venu le temps des passions. Je n'ai pas tardé à retrouver le goût de l'écriture. Je vous le dis tout de suite, c'était pourri. Voici un exemple du genre.

« Orgasmes passionnels (vue du parc par la fenêtre) »

*Le soleil se lève, ma passion trébuche
Toutes ces années égarées auxquelles je pense maintenant
Sont pourtant si près
Jamais je n'avais eu ce sentiment
Maintenant je m'assois
Et je demande à mes souvenirs de rejaillir
Ma passion si lointaine
Est désormais éteint comme un feu
Sur lequel on a jeté de l'eau
Ma passion a été bousculée, ravivée
Puis on a jeté de la haine sur elle*

*Une flamme brûle mon corps
Pourtant ma tête est restée froide
Oui, j'ai froid, j'étouffe et j'ai froid
Et je me suis, ici, sur mon lit
Où je ne vais pas m'attarder à dormir
Oui, je vais dormir, tel le loir hibernant
Je vais dormir, comme le vent qui attend
Je vais dormir près du soleil et des étoiles
Je vais m'endormir, tel l'enfant dans son berceau
Mais le soleil est loin et la tempête se prépare
Le loir est parti et l'enfant pleure
Je regarde alors le monde et je lui gueule ma haine
Je le déteste je puis cracher dessus
Rien n'y fera il faut que je me résigne
Je vais crier que je vous aime comme
Lorsqu' innocent je souriais à tout le monde
Oui, maintenant j'aime ce monde car il est beau
Il offre le luxe et l'envie
Sa belle verdure
S'étale ainsi que ses usines
Sa saleté, tout ce qui en fait un monde ridicule
Néant, nul, une chose immonde et détestable
Pourtant je vis et tout le monde vit.
Certains s'en plaignent et ne veulent pas admettre l'évidence
La vie n'est qu'un vaste flot d'orgueil
Un écueil où se rencontre le mal, la vie, le bien et moi.*

*Furieuse, ma passion maintenant défoulée est bien corrigée de ses faits
J'ai tant souffert, pourtant j'essaie de pas y penser
Rendez-vous compte : JE VIS »*

Voilà ce que j'écrivais en août 89. Pour ceux qui auront eu le courage de tout lire (!), vous pourrez apprécier les qualités du travail ! C'est sûr, je devais me prendre pour un rimbaud, ou quelque chose comme cela...je n'avais pas quinze ans, aucune expérience de la vie sauf la mobylette depuis presque un an. Mais je commençais déjà à donner des leçons de vie, genre, la pollution c'est pas bien et l'amour c'est vaché mieux. Je me demande où j'ai chopé le passage sur l'orgueil, vraisemblablement des restes de religion... L'égoïsme ça ne s'invente pas !

J'ai du être encouragé, car j'ai toujours écrit depuis. Ou alors le besoin d'écrire est si grand... je me rappelle qu'au collège, puis au lycée, j'étais le poète de service. Remarquez c'était déjà un peu ça avec l'histoire de Turmel, au primaire, mais pour la connaître, il faut lire un peu plus loin. Au lycée, je composais des odes d'amour pour les filles canons de la classes. Comme je commençais la guitare, j'avais même mis des musiques que je pensais envoûtantes... Moi qui n'écoutais que du hard rock à l'époque !!

Parfois on critiquait mon travail. Je n'ai jamais vraiment aimé cela. Je prenais assez mal qu'on ne m'aime pas. Pas de distanciation entre le travail et l'être. Tout cela a du me faire évoluer pourtant. Mon père tombait parfois sur certains

poèmes...la zone. Je pense qu'il n'appréciait guère mon genre de poésie. Mais il corrigeait les fautes d'orthographe. J'écrivais un journal secret aussi. Comme toutes les filles... je déversais ma haine des ^parents, mon amour sans borne pour les canons de la classe et les histoires de copains.

J'ai arrêté ce cahier le jour où je suis sorti pour la première fois avec une fille. Dernièrement ma mère est tombé dessus. Elle a lu... erreur ! Elle n'aurait jamais du. Elle m'en a fait un caca nerveux, presque chialante, en me lisant des passages du cahier. Qu'est-ce qu'on peut écrire comme connerie ! m'enfin bon.

Mon père revenait souvent de stage en entreprise ou formations diverses, qui se déroulait à Paris. Il partait la semaine et revenait parfois avec quelques cadeaux. Je rêvais de Paris. Cette ville représentait énormément de choses. Et oui, c'était Paris, les grandes bouteilles. Mon père nous expliquait savamment cela. Quand il nous emmenait à son travail, le soir quand il n'y avait plus personne, il nous payait (j'en témoigne, il laissait l'argent dans la caisse dans le frigo), des petites bouteilles à la cafet' des ptt.

Mon père bossait aux télécoms. Et comme on confondait tout (surtout moi d'ailleurs), il appelait ça Paris les petites bouteilles ; c'était là qu'il venait travailler tous les matins. Et plus dur à suivre, il partait en stage assez souvent, pour se mettre au vent des nouvelles technologies.

Et là il s'embarquait pour Paris les grandes bouteilles. C'est qu'il avait du ramener du coca en litre quelquefois, et ça avait suffi à faire le nom de Paris. On comprenait pas tout, d'ailleurs, pourquoi est ce que papa nous emmenait à son boulot le soir comme ça après sept heures. Enfin ça nous plaisait beaucoup, je pense que ça devait suffire.

J'étais un fils aimant, mais souvent turbulent. Mon père assis dans le fauteuil. J'adorais me blottir dans ses bras et sentir son odeur, que j'aurais aimé avoir. Il se parfumait au musc. J'ai essayé. Mais ça doit être oedipien, j'ai jamais tenu plus de deux minutes avec cette odeur.

Il paraît que quand on est homosexuel on l'apprend très vite. On fait des rêves où un homme nous tient très fort, par exemple, et ça fait énormément de bien. On sent qu'on a aucune attirance envers les femmes. Y a pas trop de mots pour décrire ça. Ca doit pas être valable pour tous les homos, mais ça doit être vrai.

Moi je faisais que mettre les chaussures de ma mère quand j'avais cinq ou six ans . Ca me faisait plaisir. Ce qui fait que je dois être bi ou quelque chose comme ça. J'ai toujours été duel comme gars. Déjà, témoin de Jéhovah, je le sentais. Très envie d'être croyant et fidèle à la loi dictée par sa Majesté. Trop envie de sexe et de tout ça pour résister à la tentation du diable, les jours pairs et impairs, et même les autres.

Alors, pour ne pas être trop duel, pour ne pas mener une double vie, j'ai quitté la congrégation. A quinze ans . Trop amoureux de la vie et de toutes ses joies. Ce fut un choc pour ma mère, bien qu'elle commençait à être habituée. Mes deux frangins au-dessus s'était cassé plus tôt et les deux plus vieux n'avaient jamais eu grand intérêt pour le genre de conneries qui se racontaient lors des réunions hebdomadaires voire plus des T.J.(témoins de Jéhovah, vous l'aurez compris, parce que vous êtes pas bêtes). Bien raison les frangins.

L'histoire de Turmel

En CM2, mon meilleur copain venait de Paris, en fait de la banlieue, mais je ne faisais pas la différence. Il s'appelait Guyonnaud, mais c'est pas sûr que ça s'écrive comme ça vu qu'y a plein d'orthographe possible. Il avait des baskets bleues, un jogging gris et des fois des bouquins de cul. Il nous avait causé que son père en avait un gros stock dans sa cave et pas que des playboys...

A l'époque je n'avais pas du comprendre le sens de cette précision. Bref, un jour il me dit tout net qu'il est amoureux. J'avais bien peur qu'il soit amoureux de la même fille que moi, vu que la mienne c'était la plus jolie pour la vie (mais la vie est bien courte à cet âge-là) et que je ne voyais pas d'autres filles dont on pouvait tomber amoureux. Alors je lui lance un courageux « ah ouais ! et euh c'est qui ? », persuadé déjà de son pouvoir séducteur supérieur au mien et priant qu'il tombât amoureux d'une autre. Et lui de m'avouer : « c'est Turmel... ». ? , ! , ? , ! QUOI ! ? ! TURMEL ?

« Arrête tes conneries Laurent (il s'appelait Laurent), arrête, c'est pas vrai ? !/. »

Faut vous dire monsieur, que chez... Non, faut vous dire quand même que Turmel, c'était une des filles les plus moches de la vie (et la vie c'est bien long dans ces moments là) et que personne n'aurait jamais osé tomber amoureux.... . .

Il continue : « si, c'est parce que j'aimerais l'enculer »

Moi : « Quoi ? L'en-quoi ? »

Et il répète le mot terrible qui ne se disait pas ou juste pour dire, putain quel enculé...

Sentant bien l'avance que ses lectures outrageuses lui donnaient sur moi, je n'hésitais pas à lui poser la question craignosse « et qu'est ce que c'est que ça veut dire ce machin ».

Il m'explique par le plat du jour à 40f tout le pourquoi du comment et j'acquiesçai goguenard « ah ouais j'le savais d'toutes façons » et c'est là qu'il m'expose son idée pour conquérir le cœur de la belle. Je vous le dis tout de suite, les événements ont montré que c'est pas comme ça qu'on s'y prend avec les femmes, ni avec les filles de 10 ans et encore moins avec Turmel, qui devait bien cacher sa sensibilité extrême.

Guyonnaud prévoyait un plan très simple. Entre midi et deux on allait dans la salle de cours, on glissait discrètement un billet dans son cahier, on ressortait comme des renards, sans se faire prendre et zou l'affaire était dans le sac .Ou presque.

Le plus dur restait à faire : écrire le poème d'amour brûlant. J'avais quelques idées qui ne plurent guère à Laurent...Trop ringard. Inspiré, il me demandait juste d'écrire ce qu'il me dictait avec emphase, du style « écris comme ça elle ne reconnaîtra pas mon écriture, je crois qu'elle se doute de quelque chose : « Turmel ou plutôt Laetitia j'aimerais t'enculer car je t'aime de toutes mes forces. J'aime tes gros seins. Et ton gros cul, je rajoute. Un inconnu qui lèche ta chatte ».

Et puis go on y va pour l'opération déposéage de billet doux.

L'heure se passe. La récré terminée tous les élèves rentrent peinards ou pas dans la classe. Nous sommes confiants mais le trac est là... comment va-t-elle réagir ? Eclat de joie, l'amour au bout du tunnel scepticisme devant la

grande aventure que lui propose Laurent, l'inconnu qui parle sous ma plume... Ah ! Si j'avais connu Cyrano. Rien à voir.

En fait éclats de sanglots. Elle va voir la maîtresse qui fait : "LARS ! viens là , je sais que c'est toi ». Et ouais détail important, j'avais la plus sale écriture de toute l'Europe de la vie. Et ça, ça ne pardonne pas. J'étais repéré direct et ne voulant pas trahir mon pote, je reste rouge et sans voix. Guyonnaud, bon ami s'est dénoncé quelques secondes plus tard puis la maîtresse d'avouer : « je savais bien que Lars ne pouvait pas écrire ça... » Quel affront ! Moi, si elle voulait la maîtresse je lui en donnais du j't'encule et salope, consors et popotin. Bordel ! comme si en CM2, on était des... Ouais j'étais puceau et alors ?

Bon, parlons d'autres choses, sinon je m'en vas m'énerver. De toutes façons la mère Valade (l'institut du CM2), c'était une grosse vache.

Bon. On regardait Roland Garros en famille. Le tennis c'est un peu le seul sport que j'aime, en tout cas à la télé. Pour le reste, je préfère jouer que voir. C'est vrai. Je rigole pas. Enfin, le tennis aussi, je préfère jouer.

On dirait qu'on passerait à un autre chapitre. Par exemple ça s'appellerait : les matins.

Les matins pas trop chauds, on dormait bien les matins. Aussi bien qu'on avait eu du mal à se coucher. Parce que chez nous on se couchait à vingt heures juste avant les jeux du même nom. Ouais ça rigolait pas. Et nous vers dix-neuf heures trente on commençait à se battre dans les couloirs de la maison. Notre père se préparait pour le J.T. et comme il fallait pas de bruit, c'est notre mère (dite maman) qui venait pour tenter de nous calmer, parce que je vais te dire qu'entre frères ça y allait et pif paf pouf.

Donc... les matins. Beh faut bien parler des soirs pour être correct sur les matins. Notre père entrait brusquement dans la chambre genre vers huit heures moins le quart ou plutôt sept heures et demie, je ne me rappelle plus faudra que je lui demande. On faisait bien semblant de fermer les yeux comme si qu'on était encore en plein rêve, mais notre père il le savait, il connaissait la combine...

Il ouvrait les volets en les faisant bien claquer sur les murs (tiens d'ailleurs je pense comme ça, heureusement qu'on avait pas de voisin qui aurait dormi tard, parce que des voisins on en avait pas vraiment). Après, bien obligés on se levait tout engourdis, comme les enfants qui se lève en pyjama, les cheveux en bataille, les yeux tout petits et cette petite moue si caractéristique. Je suis sur que vous voyez. Tout le monde a une image comme ça dans la tête.

Donc on arrivait à quatre dans la cuisine. Le lait était déjà chaud dans la grande casserole, les bols y avait plus qu'à se les distribuer et à mettre le chocolat en poudre en dedans. Personnellement je faisais souvent tomber du chocolat bien chaud sur mon pyjama, parce j'ai jamais été un manuel et les manipulations c'est pas mon truc. On avait du pain de la veille et du beurre pour les tartines et de la confiture de fraise. Bien plus tard quand c'est devenu banal on a eu des céréales. C'est mon frère Christian qui avait ramené ça

d'Angleterre. Sinon, mais rarement, on avait le droit à des cracottes. C'était acheté bon !

Le ptit déj terminé on allait faire un coucou à maman dans son lit, qui commençait alors à se lever pour prendre le relais mais après la toilette. Genre on arrive dans la salle de bains à quatre, on se débarbouille, on s'lave les dents et puis go c'est finish.

Le sac est prêt et on va au car pour huit heures et demie et là la journée scolaire débute dans l'immense joie.

Je me suis toujours demandé ce qu'il pouvait se passer dans cette grande maison qu'était la nôtre lorsque nous n'y étions pas. C'est marrant, non ? Notre père partait au travail, c'était sérieux ça. Mais maman, qu'est-ce qu'elle devait s'ennuyer. Du coup j'ai du comprendre plus tard que les témoins de Jéhovah, ça occupe. Et puis y avait le ménage qu'elle faisait avec des copines à elle. Et aussi les réunions Tupperware, genre... Vous avez déjà fait des réunions Tupperware ? Jusque dix ans, on adore ça, y a plein de trucs, on fait des gâteaux, on fait l'admiration des hôtes « comme il est mignon ce petit ». Puis après ça gonfle grave y a que des vieilles ou presque, en tout cas plus de trente ans. Pas moyen de draguer, de mater etc.. Alors on arrête les réunions Tupperware, Mikava, Kalco j'en passe.

C' était l'époque où dire cool donnait encore un air vaguement jeune. Le verlan refaisait quelques apparitions brèves mais toujours remarqué. Ça devait être l'époque de Smurfy, un danseur de hip-hop à la télé. Avec son grand refrain h i p h o p, genre beau jeu de mots presque fait exprès – hasch chipé hasch chopé ou a chipé a chopé ou h i p h o p ce qui me suffisait largement. C'était peut-être l'époque juste après Champs-Élysées et Dallas. C'était par-là.

Et je me demandais bien ce que serais ma vie dans dix ans, dans deux mois. Je n'ai jamais pris l'habitude d'être déçu. Chaque année qui passait je me disais que c'était la meilleure que j'avais jamais vécu. Sauf le CE2 . j'sais pas pourquoi.

J'avais un maître bien pourtant. Certainement le meilleur de tout ceux qu'avait porté l'école de Beaune-les-Mines. C'était monsieur Martin. Il avait les cheveux longs. Même qu'une fois à la piscine il s'était mis tout nu devant nous. Terrible. Déjà, nous les gosses, on avait bien du mal à se dépoiler, alors qu'on en avait pas un, de poil...et lui, un grand, que dis-je pas un grand, un adulte, un vieux, un maître, il se foutait à poil sans aucune gêne, ça chapeau, le gars.

J'étais impressionné, sans dec. Bref. Le CE2, j'ai pas eu des supers notes. J'avais du mal à gérer ma sexualité, notamment j'étais amoureux d'une petite Sophie, dont je vous ai peut-être déjà parlé, et mon meilleur copain de l'époque, Lionel, aussi. Alors c'était pas vraiment l'idéal, surtout pour deux raisons. La première était le physique odieusement apolonesque de Lionel, puisqu'il faut bien admettre les choses, même si ça peut encore faire mal quinze ans après. La deuxième était ma timidité.

Et la troisième c'était que mes convictions hyper religieuses me soufflaient que bon ça va t'as huit ans gamin, t'attends le mariage et puis on verra si t'as le droit d'épouser une non témoin de jéovah. La quatrième, c'était que cette

filles me trouvaient super en copain. Et ça c'est terrible. Certainement le père, vous savez tous ce que je veux dire.

Et puis ce con de Lionel il m'avait dit que Lacour, ça s'trouve, il l'avait même embrassé. Quoi ! embrassé ! ? mais c'est dégueulasse. Moi je voulais lui donner de l'amour et des enfants. Et là il me dit que pour les enfants de toutes façons faut faire des trucs... Quoi ? je lui demande... Quoi ? et là il me dit faut enculer... Quoi ! ? Enculer ? ? ? ? ? Tu veux dire... Aïe, ça va être plus encore dur que qu'est-ce-que je croyais. Parce que chez les témoins, il me semble bien que enculer, c'est pas très bien vu. Enfin, il doivent bien faire des enfants. A moins qu'ils adoptent. Putain et si... et si c'est que j'étais adopté. Bordel quel merdier !

P.d.= prostituées d'hommes.

J'observais. C'était l'essentiel de mon temps. Je comptais, passais en revue, multipliais, divisais. Je prévoyais. Je m'acharnais. je me disais qu'être grand, ça devait quand même valoir le coup d'attendre, sinon y en aurait pas autant. Ce soir je discutais. Avec des copains. Même des un peu de droite.

Je discutais et je me disais. Tiens, c'est marrant d'avoir des potes. D'aller un peu plus loin avec des êtres humains. Notamment, de raconter son enfance et de la comparer avec l'adultéité... de se dire des trucs très fort et de ne rien en dire finalement. Ouais, j'aime mes potes. Ils partent et je leur raconte encore mes histoires.

On a tous des histoires. Il suffit de les raconter. Avant que s'échappe le gaz des retours en bagnole. Je sais pas trop quoi dire. Je suis toujours émerveillé. Par les sourires. Des uns et des unes. Et des autres. Et finalement par le mien. Ouais ! chouette, j'ai réussi à écrire finalement correctement !

Guillaume, par exemple. Il me dit plein de choses. Importantes et salvatrices. Il décrit une part du monde qui est mien. Et ça me dégourdit... il en invente et je lui en prête. Salopard !

Pour parler de l'enfance, pas mieux que le soir tard quand tout le monde dort. Presque tranquille, si tu vois la référence. L'enfance, tu la graves, grave, dans ton putain d'inconscient. et tous conscients que ça dure toute la vie. Tu lâches un peu, et tu te rends comptes que tout ça va trop loin. Que ça fouille trop loin trop profondément. Et ça travaille et ça mange et ça tue. Vous êtes encore là ! il faut en faire à cette heure là pour écouter les conneries que je bavasse. Ouais faut en faire des gouttes et des montagnes. Faut en saloper des draps pour encore se dire...

Terminé.

Ma mère, elle aurait tout fait pour ses fils, sauf peut-être de quitter sa religion. Ça c'est mon père qui lui demandait, en disant que ça serait mieux pour les gamins. Un jour, il nous a parlé à tour de rôle, dans son bureau, convoqués qu'on était, pour nous dire que les témoins de jéhovah fallait pas et que notre mère il fallait pas l'écouter.

J'ai jamais du croire en dieu autant qu'à ce moment là. Notre père qui nous parlait jamais, ou juste pour nous engueuler qu'on l'aidait pas au jardin, ou

juste pour nous promettre cinq francs si on avait un A, et que on pouvait s'gratter, parce que voilà, les cinq francs on les voyait pas, notre père tout à coup se découvrait une vocation d'aide auxiliaire au développement psychomoteur de ses enfants.

Il se mettait à nous dire des choses d'adultes, que tout ça, ils allaient peut-être divorcer si ça continuait... terrifié face à lui, je n'ai rien dit puis j'ai été pleuré dans ma chambre, sur mon lit, la tête encastrée dans l'oreiller, comme je faisais toujours, un peu pour m'étouffer (mais j'étais le plus fort et je ne m'étouffais jamais).

C'était sûr ! le diable ou dieu, nous envoyait une épreuve dure, comme à Job, pour voir si qu'on était résistant !

Plus tard, j'ai compris pourquoi mon père il a fait ça. Pour nous sauver. Et finalement, il y est peut-être arrivé. Mais sur le coup...

Moi, j'suis comme ma mère, un être sensible. Tout m'arrive à la peau, direct, sans passer par la case cerveau. J'ai toujours été comme ça, même si parfois je l'ai caché. J'ai si longtemps caché ma peau. Puis j'ai arrêté de le cacher, ça vaut rien. Tant de gens cachent leur peau, leur sentiment et se font une carapace. Ils se contentent d'évoquer les villes qu'ils ont traversé. Ils parlent de pétanque, comme de la guerre en Israël-Palestine.

Tiens ça me fait penser qu'en ce moment c'est la guerre. D'un côté je me dis, mais qu'ils y aillent, qu'ils s'entretuent. Quand ils auront tout été lynchés, trépanés, tués, au moins, ils n'emmerderont plus personne. Je suis sûr que plein de gens pensent ça ou que ça a traversé l'esprit de la majorité. Et puis évidemment je pense aux enfants, aux mecs comme moi qui demande surtout un peu la paix. Et je comprends pas ces êtres humains qui dégueulassent tout, toujours et partout.

Tout ça pour la religion.

Je crois que ma mère, pour la religion, elle aurait tout fait. Sauf quitter ses fils. Enfin, j'espère.

Je devais vivre paisible ma vie d'enfant, je pense, sans me rendre compte de l'enfer que pouvait vivre certains, même au sein de l'école.

Pourtant les parents le répétaient souvent : «vous en aviez de la chance d'être heureux comme vous l'êtes » genre quand on voulait pas de soupe. « y a des enfants ils ont même pas de soupe !!! » la chance, qu'on marmonnait pour pas être entendu. Tu parles d'un bonheur de la soupe. Comme ils disaient, on se rendait pas compte, la société ça vient bien après dans la tête, quand on est grand et tout.

En attendant, la condition humaine, le malheur des autres on en a rien à faire, on est déjà bien occupé au sien, comme dirait l'autre. Ça c'est une expression que mon père disait et que j'ai jamais vraiment comprise, alors je la dégage n'importe quand.

Le malheur des autres, on le voyait quand les enfants étaient bêtes, je me souviens de deux gamins, le frère et la sœur, ils étaient bêtes. Les maîtres nous avaient plus ou moins prévenus. Bon le gamin ils montraient sa bite à tout le monde, je crois même aux maîtres, un truc, bon enfin, qu'il faut pas faire quand même. Et le malheur des autres c'était aussi celui de mes parents qui n'avaient pas eu autant de chances que nous, parce que par exemple, ma mère, elle faisait trois kilomètres tous les matins pour aller à l'école. Et que nous, bande de veinards, on gueulait, quand on avait cinq cent mètres à faire.

petits gâtés qu'on était, alors. A se plaindre, comme si on était des enfants martyrisés.

Un jour chez Fritz et Elisabeth, c'était à l'époque qu'ils vivaient au Palais sur Vienne, près d'une rivière au fond d'un cul de sac même qu'Elisabeth elle avait super les jetons et qu'elle devait pas le dire comme ça, un jour dis-je, nous partons de bon matin avec Fritz pour faire un tour à la rivière. Classe. J'adorais ça les tours à la rivière pas qu'on ramenait toujours des affaires qu'on trouvait par terre, c'était des sortes de trésors extraordinaires, une clé de boîtes à sardines ou vingt centimes (faut bien que la richesse commence un jour, comme dans Picsou).

Pour aller à la rivière, c'était un jour boueux, alors Fritz me prête des bottes à son fils Charles, qui devait être parti on-ne sait où, quelque part que les enfants ont pas à savoir. Je me rendais bien compte qu'à dix ans j'avais pas le gabarit de ce bonhomme de un mètre quatre vingt cinq pour cent kilos, mais j'étais assez heureux de porter ses bottes ; j'en avais l'image d'un adulte, alors ça c'est respect.

On arrive à la rivière et là on longe les berges sur une centaine de mètre quand oh ! bonheur, j'aperçois quelque chose d'intéressant dans l'eau. Ce devait être une bonbonne de lessive, toujours utile à récupérer ou encore une poupée sans bras, que des filles ne manqueraient pas d'apprécier. Eh bien vous me croirez ou non, je rentre dans la flotte, à peine rentré que ma botte droite se défile et navigue vers d'autres horizons, vers d'autres chercheurs d'or... même Fritz, pourtant certainement le plus adroit des hommes ne peut rien, le courant est trop fort.

Et là.. j'ai craqué, je l'avoue, oui, j'ai craqué comme un gamin, je sais ça ne se fait pas, mais j'ai pleuré au bord de l'eau. Une botte en plastique qui devait valoir au moins quarante francs pièce. Malheur. Mes éconocroques allaient y passer... en rentrant, je n'étais plus le fier aventurier, fini la gaudriole, fini la virée de l'explorateur. Pieds mouillés, rhume attrapé, je filais vers la maison avec Fritz qui se marrait sans trop oser, vu qu'il voyait que j'étais vexé. Grand prince, Fritz me fit don de la botte qui restait, et me dit que ce genre de choses arrivaient (en moi-même, peut-être pensais-je même au plus grand) et qu'une botte ce n'est qu'un objet et que c'est pas ça la vie.

A une époque de mon adolescence, j'affectionnais tout particulièrement les taches ménagères. Cela a bien malheureusement changé... J'y trouvais en premier lieu un intérêt pécuniaire, puisque j'étais payé pour ces menues tâches, quelque chose de mirobolant, genre 5 francs de l'heure (environ 0.75 Euros, pour parler jeune).

Je calculais savamment et toujours à mon avantage les sous dûes par ma tendre mère sur un carnet à petits carreaux, qui sans doute était destiné premièrement à un répertoire de latin. Puis j'avais un plaisir non dissimulé à dégagé une surface plane de sa poussière avec un chiffon vierge qui gardait la trace du travail accompli.

J'aimais récurer la crasse pendant des minutes entières dans un court interstice entre deux planches d'un meuble, là où les chiffons n'avaient jamais osé s'aventurer. Enlever la graisse avec l'eau chaude des assiettes justes

sorties du repas. Et repasser les mouchoirs ... même quand il n'y avait rien à la télé.

Au bout d'un temps je notais les heures de travail non plus en fonction de ce qui avait été réellement fait, mais en relation avec les tâches. Une demie-heure la vaisselle (alors qu'un petit quart d'heure me suffisait), une heure le repassage etc. . Ma mère se rendait bien compte de ce manège, et ne me payait guère pour toutes ces tâches. Mes rêves de Légos et de Playmobils s'envolaient petit à petit ce qui créa des tensions à la maison. Je réclamais mes heures et tout comme les grands je me mis en grève, ce qui ne sembla aucunement affecté la vie de la maison. La grève fut illimitée. Elle dure toujours.

Je suis issu d'une famille de six enfants, je le rappelle pour ceux qui seraient d'un tempérament oublieux ou distrait. Ce qui fait qu'il y a un grand écart d'âge entre mes plus grand frères, et nous les plus petits. Je suis le pénultième pour préciser.

Et ces grands frères, au nombre de deux, qui nous chantaient des chansons de tigres improvisée avec leur guitare (de là d'ailleurs me vient plus probablement le goût de la musique et des textes), portaient la moustache. Je trouvais cela merveilleusement beau, je dois dire. Cela leur conférait une autorité naturelle et une sympathie sans limite. Je me posais la question de l'origine de la moustache. D'où pouvait bien venir ce bel appareil, comment que ça pouvait bien pousser. J'imaginai des crèmes et onguents, à passer tous les soirs sur les zones voulues.

Et encore bien d'autres solutions farfelues. Tombant un jour sur une photo de mon père jeune, j'appris qu'il avait lui aussi eu la moustache plus jeune... Pourquoi diable avait-il eu l'idée de n'en plus l'avoir... J'eus la réponse lors d'un repas familial et néanmoins dominical. Mes frères, à leur habitude, fumaient...

Et ma mère de les rouspéter « faut pas faire ça, etc. » Une maman, dans toute sa splendeur préventive à l'égard de ses enfants ! Mes frangins de rétorquer que plus jeune, le papa lui aussi avait bien fumé. CQFD ! J'avais apporté une lumière à mes questions ! La cigarette faisait pousser la moustache ! Évidemment, puisque mon père qui avait arrêté de fumer, n'avait plus la moustache ! Pour avoir la moustache, j'ai donc décidé, envers et contre tous, de m'attaquer à la cigarette, j'avais six ans... Mais c'était tellement pas bon du tout et si difficile à obtenir à cet âge, que j'ai renoncé très vite à la moustache, qui m'aurait pourtant rendu irrésistible auprès de mes amoureuses. Puis un jour, dans la rue, j'ai vu une femme qui fumait. Toutes mes théories tombaient à l'eau.

Parfois, je me demande l'intérêt de raconter sa vie à travers des pages et des pages de mots qui se ressemblent souvent. Quand on pense qu'en une chanson, certains auteurs arrivent à tout exprimer, sans avoir besoin de recourir à des artifices, des prolongations, des astuces... pourtant, comment faire autrement que raconter sa vie.

Déjà gamin, on se la raconte. Je vous ai déjà parlé de Mimi, qui avait la tête du frère de Fumé, à qui je racontais tout. Toute ma petite vie, mes amours interdites, mes angoisses, mon cahier que j'avais oublié de faire signer par mes parents après les contrôles. C'est pas que j'avais forcément des

mauvaises notes mais je n'y pensais plus. Une fois rentré, mon univers se recentrait autour de mes jouets, le bateau pirate par exemple ! ça c'était du jouet ! je l'adorais ce bateau... ma mère devait me l'offrir, faut dire que je le réclamais depuis tellement longtemps. Je l'avais entraperçu, dans un placard. Il m'attendait là, certainement pour que ce soit une surprise. Mais, évidemment, mon impatience me taraudait. Et je l'ai sorti de sa cachette ; Et bien sûr, en le sortant, quelle connerie ai-je donc faite, bordel, Philippe, tu peux pas faire gaffe, évidemment, j'ai cassé un bout de la coque. Je me serai écorché vif ! quel idiot, quand même. Quand ma mère, toute contente, me l'a gentiment offert le soir même, j'ai bien fait semblant de rien...intérieurement, je bouillais. Quel moule à gaufre je fais !

Ça me rappelle tintin, cette expression. J'aimais pas tintin. Enfin pendant longtemps, je n'ai pas aimé. C'était pour moi en rapport avec la maladie. En effet, mes frangins, quand ils allaient à l'hosto, pour un bras cassé, une appendicite ou que sais-je, on leur offrait toujours un tintin. J'étais sans doute trop gamin, et quand mes frangins me les prêtaient ou plutôt que je me permettais de leur emprunter, je n'en lisais guère plus de cinq pages. Jusqu'au jour où ça m'est venu, vers les douze ans je pense. Je devais être malade (comme quoi), et donc cloîtré à la maison. J'en avais marre de me fader la bible et les périodiques témoins de jéhovah, assez de la télé et pas encore le goût de la branlette.

Et je suis tombé sur la retranscription en livre d'un des longs dessins animés de tintin, le nom ne me reviens pas. Et là, j'ai grave kiffé. C'est con les choses, comme il faut parfois attendre des années avant de les apprécier. Comme par exemple le foie gras ou les huîtres.

C'est toujours lors d'un repas de famille que l'on fait la découverte de tous ces délices. Quand on, est tout gamin, on part après deux verres de coca et trois tranches de saucissons, avec les cousins, faire les cons dans les chambres. Jusqu'au jour où on ne va plus faire les cons. Genre, c'est la zone. Ça c'est plutôt vers seize ans. Et là, y a toujours un tonton, un grand frère qui dit, « allez, il peut bien boire une goutte le petiot ». les parents n'osent pas trop dire grand chose, et on finit alcoolique à trente ans. Voilà la vie en raccourci.

Je me demandais souvent si mes copains m'aimaient. Et je notais même parfois : « demander à untel s'il est vraiment mon pote ».

Le premier jour du CE1, ou était-ce le second, Eric Valade avait apporté un taureau en plastique dont la tête bougeait, à la manière des chiens sur la plage arrière des voitures. Pourquoi est-ce que je me souviens de ça ! bordel ! pourquoi ? c'est complètement inintéressant . Faut que j'arrête ça, sinon l'audimat du bouquin va sérieusement chuter.

J'ai toujours été maladroit. Ça me poursuit. J'ai un fourmillement d'exemple en tête. Après le bateau pirate, avant... c'est vrai qu'il y a un avant et un après bateau pirate dans ma vie.

Tiens, par exemple, mon frangin Christian m'avait un jour, en CE1, prêté une voiture miniature. C'était une countach Lamborghini, voyez, un joli modèle en somme. J'adorais cette petite bagnole (mais en témoinde jéhovah, on nbe dit pas j'adore, car on ne doit adorer que jéovadiou). Alors à la récré je l'avais

sorti, et là, tous copains me regardait avec des yeux comme ça... enfin, c'est le souvenir que j'en ai.

Et je suis allé la faire rouler sur le parapet qui séparait l'école primaire de la maternelle. Elle roulait comme une vraie ! Je la lançais. Au bout de la troisième fois, blam, elle est passé côté maternelle. Et évidemment, y avait de la végétation qui se trouvait là. Je suis devenu rouge, violet, bleu. Et là, j'ai chialé. Je sais, ça se fait pas, mais la honte était trop forte, mon cœur se soulevait. J'ai tout fait pour la récupérer, mais je n'osais rien dire aux instits, parce qu'ils m'auraient gueulé dessus, finauds comme ils étaient. Et bien sûr le pire était d'annoncer à Christian la bonne nouvelle. Genre « ah ! ta voiture, euh, je crois que je l'ai laissé à l'école...enfin, ou alors peut-être on me l'a volé... »

Plus tard, vers le CM2 ou la sixième, après un Noël, je gardais précieusement le billet de 200 francs (maintenant, ça fait 30 euros), que j'avais eu de ma tante et ma mémé, je crois, dans la poche arrière de mon pantalon. On rentrait dans la talbot (modèle 1510), tranquille, tout allait pour le mieux du monde, je commençais à rêver en légo et playmobils. La vie me semblait facile. Arrivés à la maison, on monte se coucher, pour une fois je n'avais même pas envie de contester l'autorité, je m'exécute, lavage de dents, pipi et mise en pyjama.

Et pour mieux m'endormir, je mettais une dernière fois la main dans la poche arrière de mon pantalon, afin d'y sentir tous ces jouets qui m'attendaient. HORREUR ! le billet, n'y étais plus. Je meurs, j'étouffe, ma cassette, ma cassette ! Affolé je vais voir mes parents, faut que j'aïlle dans le garage, mon billet a disparu ! Ma mère : « tu es sûre, ordonné comme tu es tu n'as pas du bien regardé » mais moi, les billets, je les regarde pas ! Je les sens !! J'ai eu beau fouillé, partout dans la talbot, je n'ai jamais retrouvé ce billet. Et bien sûr, ça faisait con d'aller dire, ben, j'ai perdu le billet, est-ce que par hasard vous l'auriez pas en double ?

L'histoire du bonnet.

Un matin frisquet, comme on en connaissait encore au début des années 80, j'ai, sous l'impulsion impossible à repousser de ma mère, mis mon bonnet, mon écharpe et mes gants. Jusque là, vous ne remarquez rien d'extraordinaire, j'en conviens.

On est bien bête quand on est gamin, quand même. Je ne savais pas très bien dessiner, en tout cas au goût des instits. Mon problème je crois en être sûr était mon défaut de vision des couleurs. Car je dessinais très bien les arbres morts, ainsi que les naufrages et les paysages hivernaux. Dès que ça passait en couleur, j'avais d'énormes difficultés à me concentrer sur le dessin, du coup, ça me contrariait, du coup c'était brouillon.

C'est le mot qui résume ma scolarité. Brouillon.

En CM1, le connard de maître me le répétait sans cesse. Un jour, pour un contrôle de dessin, je me décidais à faire tous les efforts possibles pour que le clown qui nous était demandé soit le plus beau possible. Bon. Acharné, détaillant chaque trait, je me penchais sur mon devoir des heures. Je l'avais

même recommencé trois ou quatre fois. Bernard (c'était le nom du salaud dont je vous ai déjà parlé qui servait d'instit') m'a collé trois. J'étais vert de colère (même si le vert fait partie des couleurs que je ne vois pas).

Du coup, j'ai été voir mon frère super fort en dessin, lui il était déjà en quatrième et il faisait des dessins dans des fanzines. Cette fois, il s'agissait de mettre en scène sur papier la poule aux œufs d'or. Christian m'a fait un dessin magnifique repompé sur un bouquin qu'on avait à la maison. Les couleurs étaient bien passées, le trait sûr, l'expression de la poule très amusante. Bref, j'aurai jamais pu faire ça. Quand même, j'inclus le dessin dans mon cahier, pour le faire noter. La peur au ventre, je donne l'œuvre à juger.

Et là, j'ai eu 10 ! Vous pourrez penser qu'il n'y a pas de victoire de ce genre qui tienne. Mais le fait d'avoir blousé cet enfoiré d'instit, capable de m'appeler Larsouille devant tout le monde, était une victoire en soi. Ce mec m'a tellement perturbé la tête, que des années plus tard, j'avais encore peur de le rencontrer dans la rue ou quoi. Même à une période je me disais, que si je le voyais je lui sauterais dessus et que je le lyncherai. Je l'ai jamais croisé. Heureusement pour sa tête de Bernard l'ermite !

Ouais de Bernard l'ermite, parce que, chiotte, y a pas que moi qui ait le droit de me faire traiter. Moi aussi, je peux traiter, et je sais pas, mais bernard l'ermite, c'en est une de chouette, d'insulte. En plus, je l'imaginai bien comme ça, comme un mollusque tout mou, caché sous sa carapace dure, et qui en sort quand on le gratte avec un brin d'herbe, comme un grillon de sa tanière. Et qui du coup devient faible, et qu'on pourrait même manger, si c'était permis de manger les bernards l'hermite, mais je crois que c'est protégé, ces cons.

Remarque, heureusement qu'il en reste pas beaucoup, parce que terroriser les petits enfants n'est pas une saine activité !

Par exemple, enfant, on voit mal la tête que ça peut avoir Dieu... Bon, sa mère, son père, les copains (bah ! pas les copines, c'est dégueulasse), ça a une tête précise, qu'on peut presque décrire. On voit les traits qui se dessinent dans l'imagination, quand on pense à quelqu'un comme ça. Mais Dieu. Quand on pense à Dieu ? Je veux dire quand on y pense, parce que ça va pas être non plus tous les jours.

Mais quand même. Quelle gueule il a ? Y a bien les images dans les livres de témoins de Jéhovah, ou même dans certains films ; Mais on te dit que ce n'est qu'une image, une représentation de Dieu, et que l'on ne saurait s'y fier pour le reconnaître, si tu le croises dans la rue, genre. Alors, je me faisais mon cinoche. Puisqu'il avait créé l'homme à son image, ça voulait bien dire quelque chose. Par exemple, dans les anges y en a un qu'on retient bien, je sais pas pourquoi, c'est l'ange Gabriel. Et beh, moi, je lui ai collé la tête de Daniel Guichard, comme ça je le repérais bien, il avait une gueule !

Mais dieu... Bordel, c'était plus dur. Parce que cet homme, enfin, je veux dire cet... ce dieu quoi, il devait être tout. Et c'est quoi tout, quand on a 8 ans ? C'est se retrouver dans le rayon jouet d'une grande surface à l'époque de Noël... C'est monter sur Crin Blanc ou découvrir l'île au trésor... C'est quoi ? C'est sa mère, avec un peu de son père et une pointe de ses frères... C'est tout ça, tout ! Et ça a pas de tête, alors ? Enfin, ça doit pas avoir une tête bien précise, en tout cas.

L'arrivée en sixième est toujours un moment difficile dans une vie. Surtout vers onze ans, si vous voyez ce que je veux dire. Le premier jour on a le trac, et ce qui est marrant c'est qu'on est persuadé être le seul à avoir le trac. Tous les autres, là, ceux qui rient fort en groupe, et qui ont l'air de tout savoir et connaître sur le monde du collège, ceux-là n'ont pas peur de rentrer en sixième. Pourquoi ? Y a bien un timide ou eux qui sont paumés et qui comprennent rien à ce que peut raconter le dirlo qui cause, mais sans micro. Et bien sûr, y a les cinquième, qui font la rentrée en même temps et qui se la pète, genre à traiter de bleu ce qui arrive. Je me souviens d'un gars comme ça qui se la jouait bien supérieur, et que j'ai revu dernièrement derrière un guichet de banque... bien triste métier pour un caïd de banlieue !

Les premiers jours sont des moments d'adaptation. Y a toujours l'inévitable distrait qui dit « maîtresse » à la prof de français, et que ça fait rire tout le monde en chœur, même la prof, qui fait une tête de quelqu'un qui comprend la difficulté d'adaptation des ex-CM2. et puis, y a les habitudes du lieu, des gens qui sont là.

Par exemple, je me rappelle de la concierge. Elle vivait dans l'enceinte du collège ! Tous les jours en se levant, elle devait affronter le triste paysage de ce collège. Même pendant les vacances ! mais comment pouvait elle faire ? C'est un des mystères de ce lieu, avec la sculpture qui ornait le gazon devant. On a jamais su ce que ça représentait. pour en revenir à) la concierge, au début qui avait pas d'infirmière encore, que c'était pas obligatoire, elle faisait office de . On arrivait dans sa loge, on entendait la télé qui marchait derrière avec le mari, vautré dans le canapé, ça sentait un peu le café, qui se vend par paquet de douze pas cher dans les supermarché ; on se foutait de sa gueule, parce qu'elle avait le majeur bloqué. On aurait dit qu'elle faisait un fuck continu à tout le monde, même le dirlo !

Et là, un jour d'hiver j'avais super mal dans le bas ventre, dans la zone appendicidinal (je crois que ça doit s'écrire comme ça). Elle m'a fait soulever la jambe, j'ai eu mal, elle a conclu : c'est l'appendicite. Ça m'arrangeait à moitié... Pas pour l'école, plus par rapport au vacances qui arrivaient, dans deux jours. Elle me dit : « ça tombe bien, comme ça, tu rateras pas beaucoup les cours ...» avec un sourire en coin. C'est pas trop les cours que je voulais pas rater... Bref, je suis allé chez le médecin qui n'a absolument pas corroboré le verdict de la concierge, et qui a refusé de m'opérer. J'ai certainement poussé un ouf de soulagement.

Les premiers temps au collège, c'était dur. je voyais bien que plein de gamins s'amusait, mais je n'arrivait pas à entrer vraiment dans un groupe. Ce qui m'aurait plu c'est d'être copain avec ceusses-là qui jouaient aux billes dans le sable, un grand circuit, et c'est celui qui faisait avancer sa bille le mieux possible, chacun à son tour, sans la faire dépasser les limites du circuit. Bref, un jeu simple et marrant, comme les jeunes de 11 ans savent les faire. Dans ce groupe y avait Cadéo. Son nom était marrant, alors je l'ai retenu. Tiens, qu'est-il devenu ?

Un jour, prenant mon courage à deux mains, je suis allé les voir, pour leur demander si je pouvais jouer avec eux ? ils m'ont regardé et demandé : « t'as des billes à parier ? » « euh, non... » merde ! Faut des billes à parier. Zone de zone, c'est comme au CM1 alors ! Faut que je ressorte mes billes d'il y a deux ans, auxquelles joue encore mon *petit* frère ! Zob, j'en croyais pas mes oreilles. Le lendemain, j'arrivais avec quelques billes chipés dans le sac de

Simon, et je commençais le jeu. Bon. Faut bien se dire que quand on débute, on est jamais très bon. J'étais carrément nullosse. J'ai tout perdu.

Bien plus tard, en quatrième, des années lumières, pour ceux qui ont déjà eut cet âge, je sais qu'ils me comprennent, on jouait aux images. C'était un jeu importé de la lointaine Chine, de l'extrême orient, si peu exotique à Beaubreuil, puisqu'on peut le dire, y a un gros quartier toy à cet endroit. Un jeu simple, comme une image. Les viets étaient super fort, fallait retourner des cartes dans un sens, à l'aide d'une autre image. On prenait les images de collection Panini. Il y avait une côte de celle-ci. Genre, contre une image albator, tu pouvais aligner au moins cinq Bambis. Et pour les écussons, les images brillantes, je te dis pas, ça flambait, tu pouvais rajouter toute ta collection Popeye et Rox et Rouki avec...

L'épisode du caca dans les yeux

Cette histoire nécessite un remplacement dans le temps et l'espace. Mon enfance, vous l'aurez compris se déroule à la campagne. Dmes parents ont six garçons, dont quatre reste encore à la maison. Les deux plus grands, deviennent des cadres de France Télécom, ainsi que mon père l'était quand il n'était pas à la retraite. Les quatre autres étaient donc Pierre le plus vieux, il avait 18 ans et donc le permis, et même quand il avait moins, il avait sa moto qui l'emmenait voir ses copains, qui était nombreux, grands avec des cuirs et qui fumaient et qui avait des poils.

Il n'était, alors, pas très « famille famille », d'autant plus que lui avait quitté les témoins de Jéhovah, exploit qu'à l'époque nous n'admirions pas à sa juste valeur, vu que nous les trois autres nous l'étions encore. E plus vieux des trois autres c'était Christian, le chef de la bande que nous avons constitué à son initiative, et qu'il avait nommé *les trois petits gaillards*, en souvenirs de je ne sais pas quoi d'ailleurs. Simon était le moins vieux, il n'avait donc pas beaucoup de responsabilités au sein du groupe. En tant que moyen de la bande, j'essayais de m'exprimer, c'est à dire je commandais Simon, qui lui devait commander au chien... Eh oui, quand on est le dernier, c'est toujours difficile !

Bref, nous suivions les conseils éclairés du manuel des castors juniors, qui est une sorte, comment dire, de guide de l'aventurier, vu par Walt Disney. Comment survivre dans la nature, se soigner, fabriquer des cabanes etc. losque l'on a huit ans et que l'on veut vibrer dans la nature. (heureusement que les parents ne sont jamais bien loin avec ces conneries !!).

Notre grand frère voulait bien que l'on consulte cet ouvrage de la connaissance, mais, il le gardait dans sa chambre le reste du temps, ainsi d'ailleurs que la méthode d'arts martiaux de Joe Weider, une série de revue qui expliquait comment on devenait un super bon karatéka, ce qui était vachement intéressant si par exemple on se promenait dans la rue et qu'on se faisait agresser violemment. Pour notre part, nous ne sortions jamais de notre campagne, et le concept de combat urbain nous était bien abstrait, mais au début du bouquin ils expliquaient que les arts martiaux ça venait des paysans de là-bas, qui en avait marre des seigneurs qui leur pique leur récolte, alors pour se défendre, voilà, ils avaient inventé le kung-fu.

Dans cette méthode, que Christian avait récupéré chez mon oncle Hubert, le tonton Hubert, qui les avait gardé du temps que mes deux grands frères

avaient laissé des affaires à eux chez lui, dans cette méthode donc, il y avait douze volumes. Nous n'avions accès qu'à onze d'entre eux, le dernier, étant strictement réservé à Christian, qui le tenait sous clef. Lorsque nous lui demandions pourquoi, il prenait un air mystique, et nous disait que nous étions trop jeune pour ce savoir, qui apparemment pouvait tuer un homme. C'est pour ça d'ailleurs que ma mère ne voulait pas nous voir avec ces bouquins entre les mains car c'était le diable qui avait inventé les arts martiaux. Nous n'étions pas d'accord sur ce point de métaphysique. D'autant que Joe Weider, le grand maître, avait l'air tout à fait correct dans son genre !

Un jour, en fouillant dans l'armoire de mon frère, j'ai trouvé des bouquins de cul (tiens, tiens, y avait pas que moi qui piquait des bouquins à mon grand frère !), mais pas le douzième ouvrage, celui qui ouvrait les voies de la connaissance absolue. Plus tard, il m'avouera que ce dernier numéro ne faisait pas partie de l'«héritage», et qu'il nous avait bourré le mou des années durant. Sacré Christian.

Bref, nous étions les trois petits gaillards, et à ce titre, nous devions faire le bien autour de nous. Genre, aller s'amuser dans la nature, essayer de chasser à l'arc (on a jamais rien attrapé), construire un grande cabane, qui nous abriterait, si on ne voulait plus habiter chez nos parents. Et commander tous les legos à Noël !!! Ah oui, aussi, on ramassait à dessein tous les cacas qui se trouvaient sur notre route. Mes parents avaient des poules qui nous servaient bien, ainsi que des lapins, des chiens, des chats et même quand on y pensait nous-même. On rassemblait toute la merde dans un seau, dans lequel on devait pisser. C'était pour faire fuir les ennemis. On faisait des pièges autour de notre tente (oui, car au bout d'un moment, nous avons opté pour la tente, vachement plus facile à monter qu'une cabane), genre, on tendait un fil de fer entre deux petits piquets à hauteur de pieds (pour que le gars y se casse la tête), et du piège on calculait une distance pour creuser un trou qu'on remplissait de notre mixture abominable, pour que le gars en chutant tombe la tête dans la merde. Et notre ennemi juré, le méchant fini, le traître, le Dark Vador des petits gaillards (car on adorait la guerre des étoiles, même si évidemment nous ne l'avions jamais vu), eh bien je vous le donne en mille, c'était Pierre, notre frère juste au-dessus, celui qui avait la mob, la liberté, les femmes, le droit de ne plus aller à la salle, le dimanche...

Une journée d'été, voyant que nos pièges ne prenaient que nous, nous décidâmes tous trois sous l'impulsion de Christian de précipiter les choses. Les raisons pour les quelles nous lui en voulions me sont diffuses aujourd'hui. Christian et Pierre se battaient souvent, et nous ne devions pas aimer ça, Simon et moi. Alors on appelait ma mère ! Bref. Nous avons un désir d'en découdre, et nous le fîmes de manière assez... comment dirais-je... assez sournoise.

Nous avons des restes de merde dans notre seau, que nous montâmes dans une des cabanes paternelles, appelé usuellement « cabane de la biquette », vu qu'elle avait abrité la biquette, du temps qu'il y en avait une. Il n'y en avait donc plus, sinon, nous aurions eu du caca de chèvre aussi. Et de la pisse, ce qui est largement horrible. Cette cabane avait deux étages. Nous nous sommes installés en haut, et de là, nous avons appelé Pierre, très fort, genre,

il faut que tu viennes vite, on va mourir, vite viens, c'est une affaire des plus urgentes, vite... Pierre, un peu affolé, et ne se doutant nullement de la fourberie de notre cabale, accourût, sans se méfier. Nous larguâmes sans pitié nos seaux savamment remplis depuis des semaines. Il en ressorti couvert de merde, de la tête aux pieds, en pleurant maman comme un dingue. Il venait de faire l'expérience la plus merdique de sa vie... Je ne sais plus si sur le coup, nous étions fiers, toujours est-il que ça n'a pas du duré longtemps, puisque la rousse qu'on s'est pris après a dû nous calmer pour un temps. Mais les trois petits gaillards avaient agi. L'attentat que nous avons commis ce jour là était fondateur ! La route serait longue, mais la justice, un jour régnerait. Voilà le précepte qui nous unissait. Et en premier lieu, ne jamais rater un épisode des cités d'or !
Et oui.. Notre série culte ! En tout cas la mienne.

Le dimanche matin (et pas avec ma putain...), nous, les gamins, on se levait super tôt. Mon père était levé, ma mère aimait plus son lit et les grasses matinées. Après le petit déj, qu'on prenait à 10h, on sortait dans la campagne environnante pour y faire les cons. Mais quand il pleuvait on restait dans le garage. Obligé. Pas qu'on aimait pas la pluie, mais ça nous était arrivé de revenir trempé de la tête aux pieds, de choper des bons gros rhumes, alors du coup, on sortait un peu moins quand il pleuvait des cordes. Et donc, on jouait dans le garage. Il y avait déjà papa, qui bricolait, tout en écoutant la radio. C'était l'oreille en coin. Je en comprenais rien. Les gens rigolaient, mon père aussi, et moi je pipais pas un mot. Disons, que je ne saisisais pas l'humour.

« mais c'est pas marrant, papa ?

- ah, ah, ah... tu comprendras plus tard
- mais c'est quand plus tard
- ah, ah, ah...
- mais tu ris pour l'émission, là
- ah, ah, ah (rire de circonstance !)

C'était sur France inter.

Je ne comprenais rien. Bien sûr. J'observais juste mon papa en train de bricoler le dimanche, dans le garage. Ma mère, pendant ce temps préparait le repas dominical. Bref, tout allait pour le mieux, dans le plus banal des mondes comme on peut l'espérer, lorsque l'on naît sous nos latitudes.

Combien d'années j'ai vécu en pensant que le meilleur qui pourrait m'arriver c'est de construire un monde de playmobils et de légos...je rêvais des plateaux qu'ils montraient dans les catalogues de Noël. Ça existe encore, ce genre de catalogue. Depuis quand est-ce ça existe ?

Un jour, comme ça, j'ai pris un radeau et je l'ai enfoncé dans le crâne de mon petit frère. Un autre jour, sans raison apparente, j'ai mordu violemment mon grand frère au mollet. Il a eu mal des jours entiers. J'étais le fou, l'inexplicable. L'imprévisible, capable du pire, comme du pire, la plupart du temps. Cette réputation me suivait dans la famille. J'étais le plus turbulent, le plus gênant. Le plus insolent aussi.

Terminale A1 (voire sixième 2)

Fanny, Karen
Beauté merveilleuse de mes vingt ans
Etes-vous rentrées dans le fameux rang

Combien d'enfants avez-vous fait
Avez-vous le temps de rêver
Combien de kilos avez-vous pris
Dans les bras lourd d'un p'tit mari

Pauline, Anne-Laure
Vous qui dans es nuits veniez, très chères
Polluer phantasmes et plaisirs solitaires

Combien d'hommes ont frôlés vos flancs
Combien de femmes sur votre chair
Vos corps fragiles sous ces amants
Ont-ils faits tourner vos yeux au blanc

Combien sont repartis
Déçus de votre accueil
L'allure, le pas petit
Le mouchoir sur l'orgueil

Carole, Christelle
Avez-vous pensé à changer de prénom
Vous a-t-on aimé comme dans les chansons

Avez-vous vibrées toutes entières
Connu l'amour le vrai le dur
Ou vous contentez-vous comme hier
Du premier amour sans envergure

Cécile et Claire
Vous que j'aimais dans l'effroi romantique
D'une adolescence un peu bordélique

Quelle vie vous a-t-on promis
Quelle mutuelle avez-vous souscrit
Vous plaignez-vous du manque de temps
Pour fuir au ciné notamment

Quand je vous aimais, parfois des mois
Je me souviens avoir été certain
Que vous, vous, vous ne m'aimiez pas
J'aimerais savoir le mot de la fin
Etait-ce le cas ?

Au collège, je trouvais le temps d'un long ennui monotone. Peut-être pire qu'en primaire. Et pourtant j'arrivais chaque année à préférer celle qui venait de s'écouler à toutes les autres qui l'avait précédé. Et j'avais peur de l'avenir.

Les profs me faisaient horriblement chier. Pas un ne rattrapait l'autre. De temps en temps comme ça, j'arrivais à en respecter un. Mais c'était rare.

On jouait aux images dans les couloirs du collège Firmin Roz... D'ailleurs qui est Firmin Roz ? Je crois l'avoir su en y entrant car le principal (Bancillon, dont j'avais beaucoup entendu parler par mon frère et mon père) avait du nous le dire. Mais comme ça, sans trop s'en préoccuper. Ce devait être un historien, ce me semble. Même sur internet aujourd'hui on ne retrouve pas grand chose sur ce personnage, qui a du être important à une époque, puisque son nom est celui d'un collège !!

Bref, nous jouions aux images. Le principe était simple. Il fallait à l'aide d'une tierce image retourner les images qui étaient face contre verso pour les retrouver verso contre verso... suis je clair ? et non face contre face... Les meilleurs à ce jeu là étaient sans conteste les vietnamiens, nombreux à F. Roz, qui avaient sans doute importé ce jeu de leur lointaine contrée exotique...

Au bout de quelques mois j'avais acquis des bases solides et quelques bottes secrètes, qui me permirent d'avoir pas mal d'images dans ma collection. Alors, avec mon frère Simon, nous les collions dans les albums qui allaient bien. Bien sûr, nous gardions les images de Maya l'abeille et autres fadaïses dans l'intention unique de pouvoir les échanger ou les jouer contre des images de Cobra ou autre extraordinaire série de l'époque.

Ce qui est amusant quand on a pas quinze ans, c'est de penser que le monde des adultes vaut mieux que le monde des enfants. D'autant qu'on arrête pas de répéter le contraire. « ah ! si tu savais la chance que tu as ! profite de ton jeune âge »... mais non ! J'ai envie de grandir, de fumer, de conduire, d'embrasser une fille, de plus avoir de devoir à faire ! Bref de vivre, en quelques sortes. Ça me rappelle une anecdote...

Un jour mon père, las d'avoir à nettoyer la grande chambre du bas où nous nous adonnions ado à certaines activités de jeunes (on va dire) avait collé un papier sur lequel était inscrit au feutre « il est interdit de manger, de boire et de fumer dans cette chambre ». et un copain avait rajouté : « bref, de vivre »...